

## *Razzia*

### *1. Un fantasme l'obsède (François Cossid) 1*

La jeune femme se concentre et agit mentalement sur la forme de ses seins. Elle laisse échapper un râle de plaisir, serre plus fort son amant entre ses jambes. La réaction n'est pas celle qu'elle espérait : l'homme cherche à se libérer de l'étreinte et modifie son apparence. La Navraline, injectée dans ses veines il y a quelques minutes, surcharge ses synapses et décuple ses pensées oniriques, mais il ne parvient pas à s'abandonner totalement au plaisir virtuel. Il réagit finalement en projetant une image mentale d'un jeune éphèbe quasi imberbe, à la peau très pâle.

– Pourquoi reprends-tu cette apparence ? Tu sais quelle ne me plaît pas, s'agace Isbel. Je préfère des hommes plus virils. Change, s'il te plaît !

Alexandre Palrassian reporte son attention sur la jeune femme. Il contemple ses formes pleines et généreuses, son corps luisant de sueur ; or il a du mal à se fondre dans cette représentation en Haute Réalité. Il ressent son odeur ; en approchant ses lèvres, il pourrait goûter sa peau. Il n'ignore pas que les biocapteurs de son filet-sensor, reliés au réseau, synthétisent des phéromones sensées enivrer ses sens. Il conclut une fois de plus que son esprit refuse ce monde de chimères. Il sent la colère monter en lui, projette brusquement sa réelle apparence. Isbel qui, l'instant d'avant, faisait l'amour avec un modèle parfaitement idéalisé, se retrouve enlacée dans les bras d'un vieillard à la peau flétrie. Envahie par un profond dégoût, elle le repousse, recule, se recroqueville sur elle-même. Resserre ses jambes, dissimule ses seins en croisant maladroitement les bras.

– Comment oses-tu ? vocifère-t-elle. Espèce de salaud !

Alexandre se retire mentalement de Maya. Il sourit en pensant à l'attitude comique d'Isbel qui a réagi en cachant sa nudité virtuelle, lui qui vient de se montrer tel qu'il est réellement. Il l'imagine en train de l'insulter, essayant de rétablir le contact ; il confirme en pensée sa commande de déconnexion.

Son serviteur, une unité abconsciente dévouée à son service depuis plusieurs années, s'approche doucement de son maître et retire soigneusement le filet-sensor qui enveloppe son corps nu tel un saucisson racorni. Le cerveau du vieil homme libère de lui-même les substances endocrines qui le ramènent progressivement vers la Basse Réalité. Alexandre sent le contact du sol tiède sur la plante des pieds, la caresse de l'air climatisé sur sa peau ridée. Son serviteur lui tend un peignoir qu'il s'empresse de refermer sur son corps flasque.

Malgré ses nombreux implants, de douloureuses manipulations génétiques et l'utilisation abusive de drogues sensées jouer les élixirs de jeunesse, son apparence physique trahit ses cent vingt ans. Son esprit lui semble plus vif et plus acerbé que jamais, mais il ne supporte plus l'image réelle de son corps. Depuis combien d'années ne s'est-il pas regardé dans un miroir ? Quelle tête peut bien coiffer ce torse malingre et ces jambes maigrichonnes ?

– Un problème, monsieur ? demande poliment l'unité abconsciente.

Alexandre ne répond pas. Il analyse ce qui l'a fait réagir de la sorte. Il n'arrive plus à s'immiscer totalement dans la Haute Réalité et cela le terrifie chaque jour davantage. Il ne connaît pas la véritable image d'Isbel, pourtant la représentation qu'elle lui offrait aurait excité n'importe quel mâle normalement constitué. Il a pu sentir son odeur et la toucher comme si elle se trouvait à côté de lui... Or une partie de son cerveau n'adhère plus à cette réalité-là. Laisant échapper la colère qui couve en lui, il balaye de la main le flacon de Navraline qui vole dans les airs et se brise sur le sol. La précieuse et fort onéreuse psychodrogue se répand sur un antique tapis persan. Le prix de ce liquide bleuté bu par la laine permettrait de refaire tout un quartier de Slum City... L'unité abconsciente se précipite pour nettoyer mais Alexandre l'arrête d'un geste de la main.

– Laissez, il est aussi bien là. J'ai beau payer le prix fort, ces maudits dope-shops ne nous vendent que des produits trafiqués ! grogne le vieil homme (qui sait pourtant que la Navraline qui pénètre à présent dans le tapis est la plus pure et la plus efficace qui soit). Sortez ! ordonne-t-il. Je veux rester seul à présent.

---

<sup>1</sup> Tant qu'un nouveau nom n'apparaît pas, les séquences qui suivent sont du même auteur. Les titres de chaque séquence, extraits du texte, sont de J.-M. Ligny.

Le serviteur, qui n'a d'humain que l'apparence, sort sans un mot. Son esprit synthétique ne s'offusque en aucune manière du ton cinglant employé par son maître.

Alexandre Palrassian traverse à pas lents son salon garni de vieux meubles. Il prend conscience qu'il aime de plus en plus s'extraire de Maya, redécouvrir de ses propres yeux tous ces objets chargés d'histoire. Sur la cheminée, une horloge du dix-huitième siècle sonne les douze coups de midi. Il caresse de ses doigts usés les fines sculptures qui l'enjolivent. Aucune virtualité ne peut retranscrire cela, pense-t-il—mais il voudrait chasser cette pensée de son esprit. Son regard se pose sur un tableau de Kandinsky auquel il n'a pas prêté attention depuis des lustres. Il émane de l'œuvre, parfaitement entretenue par son serviteur robotique, une sensibilité qui envoûte Alexandre. Cherchant à fuir la fascination que provoque la vue des objets réels, il se dirige vers la fenêtre, l'ouvre et sort sur le large balcon.

Ce quartier qu'il a connu enfant a peu changé. Les hôtels particuliers de style haussmannien comme le sien défilent vaillamment un Paris moribond, livré désormais à la seule érosion du temps. La proximité du parc Monceau emplit l'air tiède d'effluves boisées que le vieil homme ne sait plus identifier. Il aperçoit une unité abconsciente qui entretient les pelouses. L'odeur de l'herbe coupée lui provoque un léger vertige sensoriel qui le surprend. Désormais, il règne sur Paris un bien étrange et angoissant silence... Un fantasme l'obsède, qu'il essaie de chasser en vain, comme si une petite voix s'immisçait en permanence dans sa tête : il veut reprendre contact avec le monde réel, avec la Basse Réalité. Plus encore, il veut vivre un contact physique, caresser de ses doigts osseux une peau vibrante et tiède, sentir ses sens réagir à de véritables stimulations tactiles et olfactives. Il a assouvi depuis longtemps ses désirs les plus inavouables en Haute Réalité, et ne trouve plus de plaisir en Maya. Or il a entendu parler de riches inners comme lui qui font venir de Slum City de jeunes outers avec lesquels ils se débauchent physiquement dans de grotesques soirées orgiaques. Il ne sait pourquoi il se refuse à organiser ce genre de festivités. Après tout, il a fait des choses bien pires dans sa longue existence... Mais lui préfère vivre une expérience physique unique et intense avec un seul partenaire, homme ou femme.

## *2. La vraie nature des choses*

Alexandre Palrassian discerne au loin les nuées poisseuses qui stagnent au-dessus de Slum City, mais il n'y a plus assez d'humanisme en lui pour que cela puisse encore l'émouvoir. Il préfère admirer le soleil éclatant qui surplombe la capitale léthargique. Soudain son cœur greffé accélère, sa respiration assistée devient plus saccadée. Il vient de prendre une décision qui l'angoisse—mais il ne peut contenir ce désir irréprouvable : il va sortir, quitter son hôtel particulier dans lequel il se terre depuis tant d'années, traverser le parc Monceau et remonter tranquillement, en flânant, vers les Champs Élysées. Dans un lointain passé, il appréciait ces longues promenades dans les quartiers cossus de Paris... Il sait désormais que ses jambes atrophiées ne le porteront pas si loin. Il faut se résoudre à utiliser une de ces inconfortables citybulles. Le vieil homme doit agir vite car il craint de se raviser. Il rentre précipitamment et se dirige vers le dressing. Il songe amusé à ce qu'il va bien pouvoir se mettre sur le dos, lui qui n'a pas porté de vêtements depuis au moins dix ans, à part son vieux peignoir...

Son dévoué serviteur ne cherche pas à le dissuader. Il n'a pas suffisamment conscience du monde extérieur pour raisonner son maître. L'unité abconsciente peine à lacer ses chaussures démodées : un savoir non acquis... Son pantalon flotte grotesquement sur ses hanches osseuses. Sa chemise est trop grande d'au moins deux tailles. Alexandre réalise combien son corps s'est desséché et ratatiné.

Il emprunte l'ascenseur nickel mais grinçant et cahotant qui descend à son garage. Son regard se pose sur une antique Lexus, parfaitement entretenue et lustrée. La vue de cette antiquité ravive une foule de souvenirs enfouis dans sa mémoire. Il caresse affectueusement le capot comme s'il s'agissait d'un être vivant. Il avait oublié comme le métal est froid et lisse... Ce type de matériau n'est plus guère utilisé aujourd'hui. Les pneus, d'origine, sont dégonflés et craquelés. Dommage... Un court instant, il s'est imaginé traverser Paris en trombe au volant de sa vieille voiture. De toute façon, il n'est plus certain de savoir conduire ce type de véhicule. A regret, il s'introduit dans la petite citybulle. L'engin est fonctionnel mais totalement dénué de charme. Même le plus arriéré des outers saurait le piloter. Le vieil inner éprouve une dernière hésitation... démarre son véhicule avant de changer d'avis. La porte du garage s'ouvre automatiquement, émettant des bruits de mécanique mal huilée. La lumière du jour envahit lentement le local souterrain. Alexandre a le souffle court. Ses mains tremblent légèrement. Il est effrayé. Il refoule ce sentiment et appuie sur l'accélérateur.

La ville au dehors a quelque chose d'angoissant. Tout est trop calme, trop vide. Les feux tricolores aux carrefours régulent une circulation quasi inexistante. Le vieil homme sort du passage privé en traversant sans encombre le puissant champ de force qui le protège, descend la rue de Courcelles et rejoint le boulevard Haussmann affreusement désert. Il reconnaît les immeubles mais la majorité des magasins sont fermés. Seules quelques dope-shops s'efforcent d'attirer d'hypothétiques clients avec une débauche outrancière de néons et d'hologrammes aux couleurs criardes. Alexandre remonte à présent l'avenue de Friedland vers la place de l'Etoile—stoppe brusquement au carrefour du Faubourg Saint-Honoré. Deux citybulles se sont violemment percutées. Leur système de sécurité intégré n'a pas fonctionné ou n'a rien pu faire pour éviter l'accident. Le choc a été si violent qu'une femme a été éjectée du véhicule : son corps désarticulé gît sur le bitume dans une mare de sang. Deux policiers désemparés essaient de maîtriser le conducteur hystérique de l'autre citybulle. Ses passagers hurlent, coincés dans la carcasse écrasée. L'inner—âgé de vingt ans à peine—a le bas du visage réduit en bouillie. Chaque tentative pour parler lui fait cracher du sang. Il délire et gesticule, les yeux exorbités. L'un des policiers lui injecte un tranquillisant, tandis que le second s'en prend violemment à un stringer accouru sur place. Le chasseur d'images s'efforce de voler le plus possible de séquences vidéo sordides avec sa bandacam, images qu'il monnaiera un bon prix auprès d'un public averti dans Maya. Le policier en vient à le menacer de son arme pour qu'il se décide à partir. Arrivé au coin de la rue, le stringer leur lance une flopée d'insultes, exhibe un doigt d'honneur et s'éclipse en riant.

Alexandre est tétanisé, agrippé aux commandes de sa citybulle. Moins de cinq minutes après son départ, la Basse Réalité vient de le mettre KO. Tout ça est vrai, bon sang, ne cesse-t-il de se répéter. Tout ce sang, ces cris, cette femme peut-être morte... Il n'arrive pas à y croire, comme si cette scène était un hologramme soudain surgi de Maya. Ma citybulle m'isole encore trop de la Basse Réalité, songe-t-il en commandant l'ouverture des vitres, afin d'être assailli de sons et d'odeurs.

C'est le policier qui vient l'assaillir, brandissant toujours son pistolet.

— Qu'est-ce que vous foutez là, vous ? vocifère-t-il, à moitié hystérique lui aussi. Vous n'avez rien d'autre à mater ? Allez, circulez !

Alexandre Palrassian ne cherche pas à lui répondre, bien que personne n'ait jamais osé lui parler de cette façon. Il appuie sur l'accélérateur et repart en frôlant délibérément le cadavre sanglant de la conductrice étalé au milieu de la chaussée. Mais il ralentit bien vite, car il tremble. Il tremble de peur, de dégoût et d'excitation tout à la fois. Ces cris, ce sang, cette souffrance ! Un violent frisson lui fait faire une embardée—aussitôt corrigée par le système de sécurité de la citybulle. Il réalise qu'en frôlant cette jeune blessée, il... il aurait voulu s'arrêter. Descendre et... et la toucher. Peut-être même... Il frémit de nouveau, mais cette fois la citybulle anticipe et ne dévie pas de sa trajectoire.

Le vieil inner croise une ambulance qui déboule en hurlant de la place de l'Etoile déserte. L'Arc de Triomphe a un air pitoyable. Une partie du pilier ouest s'est effondré, des machines robotisées essaient de le restaurer tant bien que mal. Action dérisoire, vu la totale absence de visiteurs et de touristes en Basse Réalité.

Alexandre se souvient de la circulation automobile qui jadis envahissait l'immense place circulaire. Aujourd'hui, il est seul à faire le tour du grand monument...

Pathétique vision d'une civilisation qui a fui dans le cybermonde, les Champs-Élysées sont à l'abandon. Les programmes automatiques de nettoyage et de restauration ont du boguer sur la partie haute de la grande artère. Les caméras de surveillance sont éteintes et partiellement détruites. Aucune machine, aucune unité abconsciente, ni même aucun humain véritable ne prend soin désormais de la plus belle avenue du monde. Les trottoirs sont couverts de détritrus apportés par le vent, le bitume s'est fissuré par endroits et les herbes folles y prolifèrent. Le drugstore Publicis n'est plus qu'un tas de ruines. Ce quartier ressemble presque à Slum City. La citybulle tressaute sur les nids-de-poule, pas habituée à rencontrer une chaussée aussi mal entretenue.

Alexandre est atterré. Peu à peu son désir de revoir la vraie nature des choses s'estompé. Qu'avons-nous fait ? ne peut-il s'empêcher de penser. Cette vision catatonique de la ville qu'il aimait tant le désespère.

La domination des Huit Dragons d'Asie sur la planète—ou plutôt le système qu'ils ont perpétré et perfectionné : l'attrait de l'inner pour la Haute Réalité où tout est lisse et contrôlé, sa lente transformation en zombie halluciné, en pixels dûment payants qui s'agitent dans le grand jeu de l'économie virtuelle—a mené l'une des plus belles villes du monde à ce résultat : une mégalopole morte, sans âme, peuplées de robots, d'inners hagards et de flics dépassés par la situation. Ses derniers habitants vivent terrés chez eux, engloutis par Maya, leur monde virtuel. Il a fallu qu'Alexandre atteigne cent vingt ans pour le réaliser. Il

n'ose plus à présent regarder ces façades mortes, ces trottoirs déserts. Il s'engage sur la droite et file vers le Trocadéro. Au-dessus des immeubles, il aperçoit le sommet de la Tour Eiffel. Dieu merci, elle est encore debout...

Enfin quelqu'un ! Un homme vient de sortir d'un dope-shop... Mais non : Alexandre se rend compte bien vite qu'il s'agit d'une unité abconsciente. Le serviteur zélé est venu acheter de la drogue pour son riche propriétaire. Une citybulle attend garée devant la boutique. Deux autres entités armées surveillent inutilement que personne ne s'approche. L'avenue est déserte. Ils lancent un regard sans vie sur la citybulle d'Alexandre Palrassian et continuent leur pantomime.

### *3. Un étrange pressentiment*

Perdu dans ses pensées, le vieil inner n'a plus guère prêté attention à la route ; il est surpris de se retrouver sur le Champ-de-Mars désert. Il a traversé la Seine sans même le remarquer. Ses idées s'embrouillent, sa tête va éclater, il n'en peut plus... Il stoppe brutalement la citybulle, ferme les yeux, enfouit son visage dans ses mains. Il veut que ce monde de cauchemar disparaisse. Ce n'est plus possible de vivre ainsi. Il laisse échapper un rire nerveux. Il se sent complètement seul au beau milieu de la capitale déserte, plus seul qu'il ne l'a jamais été de toute sa vie. Il n'y a personne à qui parler, à qui se confier. Il a envie de hurler. Il ne sait même pas ce qu'il fait là, au pied de la Tour Eiffel couverte de rouille.

Alexandre Palrassian ne pense pourtant qu'à lui, qu'à Inner City, comme le font tous les habitants égocentriques de cette ville fantôme. Il ne veut pas se rappeler que derrière le rideau plasmétique infranchissable, dressé le long de l'ancien Périphérique, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants vivent dans des taudis et crèvent de faim, de froid ou de maladies dont il ignore l'existence. Il ne réalise pas que les pauvres bougres qui s'entassent dans Slum City nourrissent une haine sans limite envers les gens comme lui. A cet instant et cet endroit précis, dans son petit véhicule vitré, Alexandre a l'intuition que le monde va changer. Son esprit est trop confus pour qu'il découvre comment. Il admet qu'un étrange pressentiment l'a poussé à sortir et l'a conduit jusqu'ici, mais il est trop effrayé pour aller plus loin. Ses fantasmes de Basse Réalité s'effondrent. Ses yeux affolés explorent les rues désertes à la recherche d'autres inners mais il n'y a toujours personne. L'agoraphobie s'empare de lui. Il transpire et se sent glacé de la tête aux pieds. A présent, il ne désire qu'une chose : rentrer chez lui, dans son hôtel particulier. Même s'il ne souhaite pas se réfugier dans le monde virtuel de Maya, il veut fuir au plus vite le monde réel, la Basse Réalité qu'il ne reconnaît plus. Le vieil inner étouffe un sanglot et fait demi-tour avant que la panique ne le submerge définitivement.

Dommage... Il aurait suffit qu'Alexandre Palrassian patiente encore quelques secondes—mais c'était au-dessus de ses forces. S'il avait tourné la tête, il aurait vu se soulever une anodine plaque d'égout au milieu de l'esplanade du Champ-de-Mars. Il aurait vu l'impensable se produire sous ses yeux, et aurait pu enfin donner un sens à son étrange pressentiment...

### *4. La razzia commence (Jean-Marc Ligny)*

Un à un les guerriers sortent de l'égout, clignant des yeux sous le vif soleil de Paris.

La razzia commence.

Non. Pas encore. Les guerriers sont impressionnés : ils ont surgi des entrailles de la terre au bord d'un vaste espace vide, ensoleillé, nickel : dalles de marbre, arbres taillés, végétation sagement disposée en massifs et parterres. Au fond de ce beau jardin désert, une grande tour métallique s'élance sous le ciel printanier, ses quatre pieds fermement plantés dans le dallage. Ça, les guerriers connaissent : c'est la Tour Eiffel. La preuve, s'il en est besoin, qu'ils ont bien atteint Inner City—le cœur de Paris.

– Pilpoil, on y est pilpoil, répète PilPoil, levant sur la Tour Eiffel un regard émerveillé.

Ramassé sur lui-même, King Kong roule alentour des yeux effarés : ce terrain dégagé l'inquiète. Beau Gosse scrute les abords de la place, en quête de leurs objectifs.

– T'as pas une clope ? demande Taxomat à La Flèche. C'quartier m'rend nerveux.

Le gang grogne et tourne en rond autour de la plaque d'égout. La plupart sont mal à l'aise : ils ne pensaient pas déboucher dans un endroit si vaste, si lumineux, si vide. Ils ont l'impression d'être aussi repérables que la vérole sur la trogne à Beau Gosse.

– Stop couiner, gang de rats, intervient la Grande Zora. V’nez là capter un chouille.

Zora est la chef de la bande. Plus de deux mètres, élancée comme une basketteuse, plate comme une planche à pain et chauve comme un œuf, vêtue d’un pantalon de treillis et d’un gilet pare-balles ouvert. Elle a eu jadis la moitié du visage emportée par une grenade. C’est Polo, le toubib de la zone, qui le lui a rafistolé tant bien que mal, durant ses rares instants de lucidité. La moitié à peu près intacte darde un œil gris toujours furax, aussi mortel que le canon de son Cobra glissé à nu sous sa ceinture. Zora peut tuer très négligemment, sous le coup d’une contrariété passagère. C’est pourquoi on évite de la vexer.

Elle s’accroupit, étale un plan sur une dalle de marbre brillante, qui sent le détergent parfumé au pin. C’est un flexe, un moniteur 2D souple, taché et craquelé. Sa pile fondue forme un amalgame métalloïde au coin inférieur droit. Le tracé à travers le dédale des égouts, depuis Slum City, a été surligné au marqueur. Ce plan lui a été fourni par un chasseur d’images, un stringer qui vient filmer des scènes de banlieue pour sa clientèle d’inners pervers. La Grande Zora le tolère parce qu’il lui apporte des cadeaux d’Inner City—comme les lunettes zoomactives que porte Kid Pétoche—et surtout lui fournit un max d’infos sur la ville des câblés.

– On est là. (Elle désigne le Champ-de-Mars d’un index crasseux, à l’ongle cassé.) Y a un entrepôt Domonet ici. (Elle indique la gare Montparnasse.) La big réserve de guns, c’est là. (Son gros doigt se pose sur l’île de la Cité.) Mais c’est gardé. Y a aussi des keuf-repairs et des dope-shops dans chaque quartier, y paraît. (Elle se relève, inspecte les alentours.) P’têt’ par ici...

Personne ne dit mot : seule Zora a le droit de prendre des décisions.

Elle réfléchit encore un instant, examine une nouvelle fois la place déserte—une citybulle zonzonne au loin, observée par douze paires d’yeux aux abois—puis explique sa stratégie :

– King Kong, t’en prends trois et tu razzies Domonet ; Beau Gosse, t’en prends trois et tu chopes une dope-shop ; moi j’en prends trois et j’me fais le keuf-repair. Rencard sous la Tour Eiffel dans une heure.

Tout le monde acquiesce : on ne discute pas les décisions de Zora.

– PilPoil, La Flèche et Taxomat avec moi, ordonne-t-elle.

Tous trois se détachent du groupe. Si la peur les étreint, ils n’en laissent rien paraître.

– ‘Core une chose, déclare Zora. Paraît qu’y a des cams partout. Louquez goud.

Elle fait signe à son commando, qui détale furtif à travers le Champ-de-Mars, tels des cafards sur une moquette. Après une brève chamaille pour répartir les effectifs, les deux autres groupes se dispersent à leur tour.